

# Mathie Wunnsberg h.

MM. les abonnés de l'extérieur, qui éprouveraient quelque interruption dans la réception de la feuille, sont priés d'en informer l'éditeur; bien qu'aucun retard ne puisse provenir du bureau du journal, où les expéditions se font, chaque jour, avec la plus scrupuleuse exactitude.

## EXTÉRIEUR. ESPAGNE.

Madrid, le 22 juillet. — LL. MM. sont de retour à Sacédon depuis plusieurs jours. Le roi continue à prendre les eaux minérales avec beaucoup de succès.

— L'obstination des journaux révolutionnaires de Paris et de Londres à nier les succès des armées royales dans l'Amérique méridionale, met le gouvernement dans la nécessité de recueillir tous les documents qui peuvent faire triompher la vérité.

Telle est une dépêche de Rio-Janeiro, en date du 10 mai, contenant une autre dépêche de Buenos-Ayres, du 12 avril. Celle-ci confirme pleinement la reprise de la capitale du Pérou par les royalistes. Cet heureux événement a eu lieu le 5 février, comme il avait été dit. Il est pareillement très-vrai que la garnison que les insurgés avaient mise dans les châteaux, s'est déclarée pour la cause légitime, en arborant le pavillon royal.

Tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port de Callao ont été saisis au nom du roi. Dans le nombre se trouvaient trois grands vaisseaux de guerre et onze navires marchands, sans compter les bâtimens étrangers.

Les nouvelles ci-dessus sont confirmées par l'*Argus* de Buenos-Ayres des 2 et 10 avril. Il ajoute que les insurgés ont arrêté et remis aux commandans des troupes royales les généraux rebelles Alvarado et Santa-Cruz. On dit même que Tagle, ancien président du congrès péruvien, a éprouvé un sort pareil. (\*)

(Extrait d'une lettre particulière.)

— M. Cea Bermudez qui remplace M. d'Ofalia dans le ministère des affaires étrangères, est un homme d'une grande habileté dans les affaires; mais contre lequel beaucoup de personnes ont conçu de fortes préventions d'après la lecture d'une brochure intitulée *Tuti li mondi*. On y voit que M. Cea Bermudez, d'abord négociant à Malga fut obligé de quitter cette ville par suite d'une banqueroute; il se rendit alors à Cadix, il se lia avec Romanillos et Davila qui avaient quelque influence dans les affaires publiques, il obtint de la régence d'être envoyé en Russie, pour engager l'empereur Alexandre à conclure un traité avec l'Espagne.

Il partit et réussit dans son entreprise; ce fut alors que la Russie envoya en Espagne M. Tatischeff. Vers la même époque commença aussi la fortune de M. d'Ugarte, qui, recommandé par M. Cea, fut présenté à Ferdinand par le diplomate russe, Ugarte doué d'un caractère extrêmement souple et insinuant, ne tarda pas à gagner toute la confiance de ce prince, dont il devint le favori en peu de tems.

Barcelone, le 18 juillet. — Le capitaine-général de cette province, marquis de Campo Sagrado, a cru devoir suspendre de son propre chef l'exécution des ordres par lesquels il était enjoint aux autorités de procéder au tirage au sort, et en même tems qu'il a fait part au gouvernement des motifs qui l'ont engagé à agir ainsi, il a présenté sa démission.

— Vous savez que toute traduction d'un ouvrage quelconque qui se publie ici, est soumise à une censure extrêmement sévère, vous allez au reste en juger. C'est le vicaire-général qui est chargé de l'examen de ce qu'un écrit peut contenir d'hérétique; quant à la politique, c'est le censeur civil que cela regarde. *Il Benefattore e l'Orfana*, comédie que l'on vient de traduire de l'italien, ayant été présentée au vicaire pour su-

(1) On conçoit que l'obstination des journaux de Paris et de Londres à nier, les preuves à la main, les assertions mensongères et exagérées de la gazette de Madrid, met celle-ci dans la nécessité de mentir de nouveau au profit de ceux qui préparent une expédition contre l'Amérique, et qui ont un si grand intérêt à présenter les affaires de ce pays, sous un jour favorable à leurs desseins et propre à encourager des soldats qui désertent au seul bruit de cette expédition.

(Note du rédacteur.)

bir la censure, celui-ci a biffé le nom de Washington; en conséquence tout Espagnol devra considérer désormais ce nom comme sentant l'hérésie.

— Le *Diario di Valenzia* (journal de Valence) nous annonce que, le 9 du courant, on a pendu à Murcie le célèbre Jaime Alfonso, autrement dit *le Barbut*, et qu'ensuite ses membres ont été coupés par morceaux pour être placés sur les grandes routes. Il ajoute que plusieurs bandits de ses compagnons, qui sont dans les prisons auront bientôt le même sort. Cet homme et sa bande étaient depuis long-tems le fléau du royaume de Valence.

— Les lettres que nous avons reçues de Badajoz nous disent que le gouverneur de cette place ne voyait pas avec plaisir la formation d'un cordon de troupes que les portugais établissent de l'autre côté du Minho, à très-peu de distance des frontières d'Espagne.

## ALLEMAGNE.

Cassel, le 16 juillet. On a l'espérance fondée que M. le conseiller Murhard, détenu ici depuis le 18 janvier, jour de son arrestation à Hanau, sera sous peu remis en liberté. Déjà il jouit de la liberté de communiquer au-dehors; il a annoncé lui-même cet heureux changement dans son sort à son frère établi à Wetzlar.

Le directeur-général de la police, M. de Manger, se trouve toujours arrêté à Fulde.

Francfort, le 19 juillet. — Il est question à Berlin de grands changemens dans le cabinet. Le doyen des ministres, M. de Kirchensen, chef du département de la justice, obtiendrait sa retraite à cause de son âge avancé. Que M. de Schukmann, qui jouit de la confiance particulière du roi, aurait le ministère de la justice, et M. de Balow, aujourd'hui ministre du commerce, le ministère de l'intérieur, auquel le commerce serait réuni. M. de Schukmann continuerait à se trouver à la tête du département de la police.

Du 21. — Le baron Frimont, général en chef de l'armée d'occupation autrichienne dans le royaume de Naples, qui était depuis quelques jours à Vienne, a quitté cette capitale pour se rendre en Transylvanie vers les frontières de la Turquie.

— Le prince Gustave, fils de l'ancien roi de Suède, a eu l'honneur de dîner le 16 de ce mois avec l'empereur et l'impératrice d'Autriche. S. A. R. a aussi reçu l'accueil le plus distingué des archiducs. On disait qu'il lui serait donné une grande fête à l'hôtel de l'ambassade russe aussitôt le retour de Joannisberg, du sénateur Tatischeff.

## SUISSE.

Bâle, le 21 juillet. — Il a été annoncé dernièrement que la vallée de Lowertz (canton de Schwytz) était menacée de nouveaux dangers. Ces nouvelles se confirment pleinement par les derniers rapports qui nous sont parvenus. C'est encore une partie de la montagne dite le *Rufiberg* qui est sur le point de s'écrouler; de grandes fentes y ont été remarquées; en peu de jours, elles se sont étendues davantage, et une partie de la montagne commence déjà à se détacher. C'est dans la direction du village de Goldau que la chute de cette montagne se fera probablement. On prend déjà toutes les précautions imaginables pour éviter des malheurs; le village de Serven pourrait être exposé aussi à des dangers. On prétend que les communes d'Arth et Oberart ne sont pas menacées, parce qu'elles sont situées hors la direction de la chute; cependant on n'y est pas sans inquiétude, et beaucoup de personnes s'en sont éloignées. On a remarqué que plusieurs étrangers qui voyagent en Suisse se sont rendus dans le voisinage de Goldau pour observer la montagne.

## ANGLETERRE.

Londres, le 24 juillet. — Le gouvernement a ordonné de transporter les corps du roi et de la reine des îles Sandwich à bord de la frégate *la Blonde*, commandée par le capitaine lord Byron. Il a ordre de les conduire à l'île d'Owih, pour y recevoir la sépulture, conformément aux désirs de ces illustres insulaires.

— On a reçu des gazettes de Calcutta du 21 mars; elles contiennent quelques détails sur les premières hostilités qui ont eu lieu entre les troupes anglaises et les Birmans. Les Eu-

ropéens y ont trouvé une nouvelle occasion d'observer combien il règne encore parmi eux d'opinions fausses relativement à certaines nations du globe.

Il était à peu-près convenu, par exemple, que les Birmans ne formaient qu'une peuplade d'idiots qui adoraient un éléphant blanc et qui mettaient toute leur confiance dans la protection de cet animal sacré. Mais dès la première action qui a eu lieu entre notre armée et celle de ces Indiens, il a bien fallu changer d'idée. S'ils ne manœuvrent pas absolument comme des Français ou des Russes, ils ont fait voir, du moins, qu'ils possédaient d'excellentes armes à feu, et qu'ils savaient parfaitement s'en servir. Ce qui a le plus surpris les officiers anglais, c'est l'artillerie légère des Birmans; jamais arme ne mérita mieux le nom de volante. Ce ne sont pas des chevaux, mais des éléphants qui la traînent, et avec une rapidité que ne suspend aucune inégalité du terrain.

— Le *Courier*, à propos des nouvelles absurdes que la *Gazette de Madrid*, et, après elle, *l'Étoile*, débitent sur l'Amérique du Sud, et où tout, jusqu'aux dates, est de la plus insigne fausseté, raconte l'anecdote de ce romancier français qui, dans un de ses romans, ayant placé une ville de l'Inde en Europe, dit à un de ses amis, qui lui en faisait l'observation: « Peu m'importe de ne connaître ni la géographie ni la chronologie, pourvu que je fasse mon métier. »

(*Lettre particulière.*) — Les fonds de l'Amérique du Sud ont haussé de 2 à 2 1/2 p. c. depuis avant-hier. La terreur panique qui s'était répandue à la suite de nouvelles reçues du continent, a cessé, et ces fonds sont maintenant en voie de hausse. Le bruit d'un arrangement qui serait pris par les alliés, y compris l'Angleterre, à l'égard des gouvernemens de l'Amérique méridionale, non compris Colombie, que l'on considérerait comme un gouvernement organisé, prend de la consistance. Une des principales conditions serait la liberté du commerce pour toutes les nations, ou pour mieux dire, la conservation du commerce de l'Angleterre qui est presque exclusivement en possession de celui qui se fait dans ces contrées.

Quant à Colombie, on en a reçu des nouvelles très-satisfaisantes.

La conclusion du nouvel emprunt contracté à Londres pour la république, conjointement avec la présence du commissaire anglais, auquel on ne donne d'autre titre que celui d'ambassadeur d'Angleterre, ainsi que l'assurance donnée au congrès par le gouvernement américain, de soutenir et défendre l'indépendance de la république contre toute attaque du continent, ont fait disparaître l'alarme qu'on avait répandue, et rétabli le calme et la confiance dans tous les esprits.

On sait que de pressantes sollicitations ont été faites par le gouvernement de Colombie à la cour de Londres, pour l'engager à reconnaître l'indépendance de ce pays; mais les ministres balancent beaucoup et ne font que promettre. On sait aussi qu'on s'est plaint à ce cabinet de l'apparition dans la mer Pacifique de quelques bâtimens français, dont le véritable but n'est que de ranimer les royalistes espagnols et d'alarmer ou ébranler les états indépendans, et qu'on a fait entrevoir que toute contre-révolution dans ces états doit porter préjudice au commerce anglais dans ces possessions. On n'a pas de nouvelles positives sur les mouvemens des deux partis dans le Pérou, et le congrès colombien a opiné qu'on devait abandonner une entreprise si hasardeuse et livrer les Péruviens à eux-mêmes puisqu'ils ne veulent ou ne savent pas se défendre. On dit que cette expédition a été faite plus dans le but d'occuper l'armée colombienne dans un moment où le trésor était épuisé, que de conquérir le Pérou, et que la république n'a rien à craindre aujourd'hui de ce côté-là.

Des Espagnols arrivés par le cutter le *Lyon*, partis du Mexique au commencement de mai, rapportent que cette république était dans un état de fermentation à l'occasion du bruit répandu sur le retour de l'ex-empereur. Ils ajoutent que son parti est si considérable que s'il réussit à débarquer dans un port du golfe et à s'avancer à 15 ou 20 lieues dans les terres, une révolution éclatera et aura des suites funestes. Iturbide a pour lui le clergé, les européens qui croient qu'il est envoyé et appuyé par la sainte-alliance, un grand nombre d'officiers retraités de tous grades, et quelques chefs de l'armée active. Cependant le congrès a pris des mesures très-eflicaces pour empêcher son débarquement, déjouer ses plans et punir ses affidés. Aucun étranger, de quelque nation qu'il soit, ne peut débarquer dans les ports du golfe ni de l'Océan Pacifique sans une autorisation du congrès. Les garnisons de la Puebla, Jalapa et Acapulco avaient été considérablement renforcées, et des mesures très-énergiques avaient été prises pour contenir Guadalupe, qui menaçait de se déclarer pour le nouveau généralissime. Mexico, au milieu de ces alarmes, était tranquille le 5 mai.

On assure que M. Morier n'est pas nommé chargé d'affaires près la république du Mexique, comme les journaux l'ont annoncé, mais seulement consul en remplacement du consul actuel.

On ne parle plus de l'envoi de troupes en Portugal. Le gouvernement anglais a invité son allié à donner à ses peuples une constitution qui concilie les divisions et rétablisse la confiance générale. Le monarque s'unirait ainsi à ses sujets et une force

étrangère deviendrait inutile. Trois vaisseaux de ligne, deux frégates et trois cutters formeront la station du Tage. Cependant si les dernières scènes se renouvelaient, on aurait égard à la demande du roi de Portugal.

## FRANCE.

Paris, le 26 juillet — Tout le monde s'étonne du silence du *Journal des Débats* et de son rédacteur principal, M. de Chateaubriand: on est curieux de savoir si, dans le cas où ce dernier deviendrait ambassadeur, le *Journal des Débats* redeviendrait de son côté journal de la trésorerie. (*Pilote.*)

— M. de Rotschild est arrivée hier soir à Paris, avec sa jeune épouse.

— C'est jeudi prochain que doit être appelée, à la police correctionnelle, l'affaire intentée à la *Quotidienne*, pour l'insertion de la lettre de M. l'archevêque de Toulouse.

— Hier, dans un des bains de la rivière, situé près du Pont-Neuf, on entendit quelqu'un s'écrier: « Je suis volé. »

À l'instant un individu assez bien mis, qui était déjà habillé et prêt à sortir, dit assez haut pour être entendu de ses voisins: « Ce n'est point tenable, toutes les fois que je viens dans ces bains, il y a toujours quelqu'un de volé. »

Après ces mots, prononcés avec l'air de l'indignation, cet homme se dirigeait vers la sortie, lorsque quelqu'un se jetant sur son passage, et le saisissant, lui répondit: « Cela ne me surprend point, puisque vous y êtes. » Ce quelqu'un était un familier de l'office de Widock, que sa rapidité avait rendu méconnaissable aux yeux du voleur.

On fouilla celui-ci et tout se retrouva. Ce brave homme, en marchant vers la préfecture, ne paraissait pas revenu de son étonnement, et disait à ceux qui le conduisaient: « C'est singulier, partout où je vais, j'entends dire qu'il y a quelqu'un de volé. »

— M.\*\*\*, membre de l'institut par ordonnance du roi, jaloux encore de l'honneur d'une élection par ses pairs; mais son ambition, bien excusable sans doute, paraît peut-être un peu impatiente. Le jour des funérailles de M. Aignan, il suivait le convoi dans une tristesse profonde: tout-à-coup, s'arrachant à sa douleur, il s'approche d'un membre de l'académie française, et lui dit avec une concision digne de Salluste: « Déjà membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, je crois néanmoins que mes travaux sont des titres pour devenir votre collègue; j'oserai vous demander votre voix. — Attendez donc, lui répond son ancien, que celui qu'on regrette soit entermé. — Mais je ne pense pas à remplacer M. Aignan. Vous venez encore de perdre M. de Beausset. — Ah! c'est vrai; mais on ne l'enterme que demain. — N'importe, ma prière subsiste. »

— Nous puisons dans l'*Annuaire de législation et de jurisprudence*, les faits suivans:

« Les dons et legs, au nombre de plus de 1600, en faveur des établissemens publics, et dont la valeur est indiquée dans le *Bulletin des lois*, se sont élevés en 1823, à 4,728,098 fr.; les hôpitaux et les pauvres ont seuls sur cette somme celle de 2,470,000 fr.; les pensions civiles et militaires accordées pendant la même année, ne s'élèvent qu'à 1,573,233 fr.; les majorats seulement ont été constitués, et leur revenu s'élève à 79,182 fr. »

— Lorsque les journaux ont annoncé presque à la fois qu'il avait été découvert en Angleterre et en Belgique, un moyen de remplacer la vapeur comme force motrice, la curiosité a été vivement excitée pour savoir quel était ce nouveau moteur dont on promettait des effets si puissans. On ne sait point encore quel est le procédé découvert en Belgique, et pour lequel il a été pris un brevet d'invention; mais voici ce qu'on lit dans une feuille d'Edimbourg, intitulée *l'Indépendant*, au sujet de la découverte de M. Brown, qui a aussi obtenu un brevet du gouvernement anglais: « Au lieu de vapeur, on introduit dans le cylindre du gaz hydrogène qui, étant détruit par la combustion, produit un vide complet dans lequel le piston se plonge avec une force irrésistible. On introduit de nouveau du gaz; ce qui produit l'effet d'élever le piston, et ensuite le gaz est détruit comme la première fois. La machine ne pèsera que vingt-cinq à trente quintaux. Un petit fourneau tiendra lieu de la chaudière à vapeur, et l'on calcule que cinq barils d'huile seront suffisans pour conduire un vaisseau de l'Inde. »

— Le 6 juillet 1815, l'armée austro-sarde, forte de 18 à 20,000 hommes, déboucha par plusieurs routes sous les murs de Grenoble. Les fortifications de cette ville peuvent tout au plus la mettre à l'abri d'un coup de main. Cependant les citoyens désiraient sans doute la conserver au moins résoluement de la défendre. L'armée commandée par M. le maréchal Suchet avait opéré sa retraite sur Lyon, et les habitans de Grenoble étaient allés donner à leurs propres moyens et à leur patriotisme; c'en était assez pour eux. Après un violent assaut, qui dura plus de six heures, l'armée austro-sarde se retira devant cette population généreuse qui s'était portée en masse sur ses remparts et demanda une suspension d'armes de trois jours. Cependant ce délai que les ordres arrivés de Paris décidèrent les autres à capituler. Les citoyens de Grenoble ont depuis cette époque l'habitude de célébrer dans un banquet l'anniversaire de leur résistance héroïque qui coûta plusieurs milliers d'hommes à l'ennemi. Un arrêté de M. le préfet de l'Isère avait défendu cette année une réunion à laquelle les habitans attachent beaucoup de prix. La population qui paraît ne rien voir que de la fête dans la célébration d'un anniversaire si honorable pour le caractère national, s'était réunie pour cet objet comme à l'ordinaire; mais plusieurs arrestations ont eu lieu; M. Pirodon et quelques jeunes gens de Grenoble ont même été traduits devant le tribunal de police correctionnelle qui les a condamnés pour ce fait à quinze jours de prison.

— Un ouragan épouvantable s'est élevé le 18 de ce mois à Marseille, dans la soirée, et a failli coûter la vie à beaucoup d'individus. Plusieurs bateaux de promenade sont échoués sur la côte, mais l'intérêt public s'est plus particulièrement porté sur *l'Argus*, capitaine Christoval Gillpatrick, venant de Philadelphie, qui était mouillé près des Vieilles infirmeries. Ce

vire, portant une riche cargaison, était menacé d'un naufrage inévitable et son équipage d'une mort certaine. Heureusement qu'il est encore des hommes auxquels l'amour de l'humanité fait braver tous les dangers : des pêcheurs guidés par un sentiment qu'on ne saurait trop louer, nonobstant les horreurs d'une mer en furie, les cris et le désespoir de leurs familles, après s'être dépouillés de leurs vêtements, se sont précipités dans un de leurs bateaux, qu'ils ont dirigé vers le navire américain ; ils l'ont approché autant qu'il a dépendu d'eux, au moment où le capitaine, la hache levée, allait couper le câble qui empêchait l'échouement ; ne pouvant accoster le navire, ils ont été assez heureux pour pouvoir faire parvenir une forte corde à l'équipage. Tout le monde a été sauvé ; le vent ayant calmé dans la nuit du lundi, l'*Argus* est entré dans le port, sans autre avarie majeure que la perte de sa mâture.

— On mande de Toulon, 26 juillet, que, les sieurs Arnoux et Bouvoux, le premier, adjudant en chef, et le second, adjudant des chiourmes, dans l'arsenal de la marine royale, ont été poignardés, il y a quelques jours, par un forçat furieux, en revenant le soir de la fatigue. Il allait assouvir sa rage sur d'autres employés du bagne, lorsqu'il a été heureusement atteint d'un coup de feu et de deux autres blessures qui l'ont renversé, mais dont il n'est pas mort. Ils sont tous deux regrettés, par les habitans et même par la plupart des forçats, à cause de la douceur de leur caractère. Ces deux infortunés laissent une veuve et trois enfans.

— Le roi de Wurtemberg se rend chaque jour à une campagne située sur le bord de la mer, à une lieue de Marseille, où ont été construites deux barraques en bois qui servent à le recevoir à la sortie du bain. S. M. après avoir pris quelque repos, retourne à Marseille, où elle occupe le premier étage de l'hôtel des Empereurs. On la rencontre dans les rues de cette ville et au spectacle, toujours sans aucune suite, vêtue d'un habit noir, et ne portant aucune décoration.

BOURSE du 26 juillet. — 5 p. olo consol. ont fermé à 98 fr. 55 c. — Act. de la banque 1847 fr. 50 c.

#### INTÉRIEUR.

Bruxelles, le 29 juillet. — L'audience de la cour d'assises, dans l'affaire forestière du Hainaut, a été rendue publique ce matin.

— Un incendie qui aurait pu avoir des suites plus funestes, surtout s'il était arrivé de nuit, a éclaté hier en cette ville, Marché-aux-Fronages, dans la maison d'un tourneur en bois. Il paraît que le feu doit avoir communiqué à une grande quantité de coupeaux qui se trouvaient dans un grenier, et que ce serait par l'imprudence d'une personne de la maison qui a laissé des charbons dans un rechaud qui sert à fondre de la colle. Les prompts secours arrivés à tems ont maîtrisé les flammes en moins d'une heure, et la perte n'est pas considérable. La maison est assurée par la compagnie *Sécularius Antwerpia*.

— Nous avons annoncé que M. Charpentier, poursuivi à cause d'un article, intitulé *Fond de Valise* et inséré dans le *Courrier des Pays-Bas*, avait été renvoyé, pour être jugé devant le tribunal de police correctionnelle de Louvain. Après une remise, résultant de l'impossibilité où le prévenu et son avocat étaient de plaider en flamand, la cause a été appelée hier à trois heures et demie. Après avoir entendu le prévenu, son avocat et le ministère public, le tribunal l'a condamné à 500 florins d'amende et aux frais. A défaut d'acquiescer cette somme, M. Charpentier tiendra prison pendant six mois.

LIÈGE, LE 30 JUILLET.

La Cour spéciale a acquitté aujourd'hui Antoine Bustin, batelier, domicilié à Jemeppe, accusé d'avoir contre fait des monnaies d'argent, ayant cours légal dans le royaume des Pays-Bas, notamment deux pièces de trente sous de France et deux Thalers de Prusse.

Hanovre, le 24 juillet.

L'on a envoyé des estafettes à ceux de nos ministres qui étaient absens, et depuis ce moment ils se rassemblent tous les jours. Le résultat de leurs délibérations a été envoyé à Londres par courrier. Si l'on peut en croire les bruits qui circulent, elles sont relatives à l'envoi de troupes en Portugal.

— L'expédition russe, commandée par le capitaine Bellingshausen, est de retour des régions Australes. Les deux vaisseaux dont elle se composait, *Wostok* et le *Mirni*, avaient mis à la voile le 3 juillet 1819. Elle avait pour mission de faire le tour du pôle sud aussi près que la glace permettrait d'en approcher ; en évitant de suivre la trace du capitaine Cook, et de manière à compléter les explorations de ce navigateur. Le fruit de cette entreprise a été la découverte des deux îles, les seules terres dont l'existence soit reconnue à une telle hauteur. Elles sont situées vers le 69e. degré de latitude. Elles ont reçu les noms d'Alexandre Ier. et de Pierre Ier. ; l'une est au 73e. degré de longitude occidentale, et l'autre au 19e. degré. Elles sont inabordable, à cause des glaces qui les entourent, et les voyageurs n'ont pu en approcher qu'à la distance de 30 milles, et seulement du côté occidental.

Smyrne, le 17 juin.

Les deux armées de troupes asiatiques destinées à une double attaque contre les Grecs, signalèrent leur passage dans la Natolie par le massacre des chrétiens désarmés qu'elles rencontrèrent.

Lorsqu'à son arrivée sur les côtes de l'Asie-Mineure, l'une de ces armées reçut l'ordre de tenter, à bord de la flotte qu'on y attendait, un débarquement sur l'île de Samos, elle réclama le paiement de sa solde, et sur le refus du commandant, ces bandes se portèrent sur la ville de Pergame, sur Melemini, sur Hayasmali, et autres lieux qu'elles pillèrent après avoir massacré les chrétiens paisibles et sans défense. A la suite de ces atrocités, cette prétendue armée turque se débanda, et cha-

cun regagna ses foyers chargé de dépouilles, fruit des massacres et du pillage.

Lorsque l'autre armée, réunie sur les côtes en face de Mitylène, reçut la nouvelle de la défaite de l'armée navale, ces troupes se répandirent dans les campagnes où elles massacrèrent et pillèrent les habitans, et se dispersèrent ensuite, à leur tour, pour revenir dans leur pays. Tels sont les exploits de ces deux armées asiatiques sur qui la Porte foudrait en grande partie, ses espérances pour les opérations de cette année.

DE LA RELIGION considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, par M. BENJAMIN CONSTANT. ( 2e. art. )

L'homme, après avoir atteint son but terrestre, après avoir triomphé de ce qui l'entoure, trouve encore, au milieu de ses succès et de ses triomphes, un vide qu'il a besoin de combler. L'homme le plus dominé par des passions actives et personnelles, a pourtant, malgré lui, subitement de ces mouvemens qui l'enlèvent à toutes les idées particulières et individuelles. En nous étudiant bien dans ces heures si courtes et si peu semblables à tout le reste de notre existence, nous trouverons qu'à l'instant où nous sortons de cette rêverie et nous laissons reprendre par les intérêts qui nous agitent, nous nous sentons comme descendre d'un lieu élevé dans une atmosphère plus douce et plus pure et nous avons besoin de nous faire violence pour rapprendre ce que nous nommons la réalité. Il existe donc une tendance qui est en contradiction avec notre but apparent, et avec toutes les facultés qui nous aident à marcher vers ce but ; elle se plaît à des émotions dont notre intelligence ne peut nous rendre compte ; elle nous désintéresse de nos intérêts ; elle nous force à croire en dépit de nos doutes, à nous affliger au milieu des fêtes, à gémir au sein du bonheur. Les traces de cette disposition se retrouvent dans toutes nos passions nobles et délicates, toutes aussi elles ont quelque chose de mystérieux, de contradictoire. La raison commune n'explique ni l'amour, ni la mélancolie, ni le besoin de la gloire, ni la jouissance que nous trouvons dans le dévouement.

L'auteur ne recherche point quelle est l'origine de cette disposition : les croyans peuvent y voir le souvenir d'une chute, les philosophes y reconnaître le germe d'un perfectionnement futur ; c'est une question qu'il laisse indécidée.

Mais si l'on rapproche cette disposition du sentiment religieux, de ce sentiment qui porte l'homme à s'adresser à des êtres invisibles, à faire dépendre d'eux sa destinée, à mettre plus d'importance à ses rapports avec le monde qu'ils habitent, qu'aux avantages les plus immédiats du monde actuel, l'on ne pourra nier que ces deux choses ne semblent se tenir étroitement et que la seconde ne soit, en quelque sorte, l'application pratique de la première.

Le sentiment religieux est la réponse à ce cri de l'âme que nul ne fait taire, à ce besoin de quelque chose de meilleur que ce que nous connaissons, à cet élan vers l'inconnu, vers l'infini, que nul ne parvient à dompter entièrement, de quelques distractions qu'il s'entoure, avec quelque habileté qu'il s'étourdisse ou se dégrade.

Si l'on accusait cette définition d'être obscure ou vague, nous demanderions comment on définit avec précision ce qui, dans chaque individu, dans chaque pays, à chaque différente époque, se métamorphose ou se modifie ? Tous nos sentimens intimes semblent se jouer des efforts du langage : définissez l'amour, le sentiment du beau. Tout ce qui se passe au fond de notre âme est obscur, et si vous exigez toujours des démonstrations mathématiques vous n'obtiendrez jamais que des négations.

Le sentiment religieux est une loi fondamentale de la nature de l'homme. Les hordes sauvages, les tribus barbares, les nations qui sont dans la force de l'état social, celles qui languissent dans la décrépitude de la civilisation, toutes éprouvent la puissance de ce sentiment indestructible. Il triomphe de tous les intérêts. Le sauvage, à qui une pêche ou une chasse pénible ne fournissent qu'une subsistance insuffisante, consacre à son fétiche une portion de cette subsistance précaire. La peuplade belliqueuse dépose ses armes pour se réunir au pied des autels. Les nations libres interrompent leurs délibérations pour invoquer les dieux dans les temples. Les despotes accordent à leurs esclaves des jours de relâche.

Opposerons-nous à ces exemples quelques peuplades misérables qu'on nous peint errantes sans idées religieuses aux extrémités du globe ? Leur existence repose sur le témoignage douteux de quelques voyageurs, dont les uns ont affirmé, sur parole, l'athéisme des peuples qu'ils n'avaient point visités, et dont les autres, méconnaissant la religion où elle était, ont conclu de l'absence de telle ou telle forme que le fond n'existait pas ; serait-ce d'ailleurs une exception bien imposante que celle que fourniraient des hordes qui se nourrissent de chair humaine, et dont l'état ressemble à celui des brutes ?

Mais si ce sentiment est au fond de tous les cœurs, d'où vient l'opposition de quelques-uns à cette conviction générale, à cet assentiment unanime ? Soupçonnerons-nous leurs motifs ou leurs lumières ? Non, ces hommes sont, à plusieurs époques, les plus instruits, les plus éclairés, les plus estimables de leur siècle ?

Mais on a dénaturé la religion. On a poursuivi l'homme dans ce sanctuaire intime de son existence. La persécution provoque la révolte. Il y a en nous un principe qui s'indigne de

toute contrainte intellectuelle. Ce principe tient à tout ce qui est noble dans notre nature. De là, dans tous les siècles où les hommes ont réclamé leur indépendance morale, cette résistance à la religion, qui a paru dirigée contre la plus douce des affections et qui ne l'était en effet que contre la plus oppressive des tyrannies.

En plaçant la source des religions dans le sentiment religieux, dans le besoin de l'homme de découvrir et d'adorer les puissances cachées, qui agissent sur lui, l'auteur professe une opinion entièrement opposée à celle des écrivains qui avaient rapporté l'origine des cultes à la terreur de ces puissances invisibles. On sent que nous donnons ici une idée très-incomplète des raisonnemens dont s'appuie M. Benjamin-Constant, nous ne pouvons qu'effleurer et point approfondir. Il reste à reconnaître comment le sentiment religieux revêt diverses formes et à quelles influences il est soumis dans ses modifications.

Si le sentiment religieux naît du besoin que l'homme éprouve de se mettre en communication avec les autres puissances invisibles. La forme que ce sentiment revêt naît du besoin que l'homme éprouve également de rendre réguliers et permanens les moyens de communications qu'il croit avoir découverts.

La consécration de ces moyens, leur régularité, leur permanence, sont des choses dont il ne peut se passer. Il veut pouvoir compter sur sa croyance; il faut qu'il la retrouve aujourd'hui ce qu'elle était hier, et qu'elle ne lui semble pas, à chaque instant, prête à s'évanouir et à lui échapper comme un nuage. Il faut, de plus, qu'il la voie appuyée du suffrage de ceux avec lesquels il est en rapport d'intérêt, d'habitude et d'affection. Il n'aime pas à nourrir des opinions que personne ne partage, il aspire pour sa pensée, comme pour sa conduite, à l'approbation des autres, et la sanction du dehors est nécessaire à sa satisfaction intérieure. De là résulte, à chaque époque, l'établissement d'une forme positive, proportionnée à l'état de cette époque.

Mais toute forme positive, quelque satisfaisante qu'elle soit pour le présent, contient un germe d'opposition aux progrès de l'avenir.

L'homme développe et perfectionne ses facultés intellectuelles; et au bout d'un certain espace de tems, ses succès même rendent la forme qu'il avait donnée à ses idées religieuses disproportionnée avec ses facultés développées et perfectionnées. Dès ce moment, la destruction de cette forme est inévitable. Le polythéisme de l'Iliade ne convenant plus au siècle de Périclès, Euripide, dans ses tragédies, se rend l'organe de l'irreligion naissante. Si la chute de la croyance vieille est retardée par des institutions, cette prolongation factice ne produit qu'une existence de pur mécanisme, l'enthousiasme et la croyance délaissent la religion. Mais cet état forcé a aussi son terme. Une lutte s'élève, non seulement entre la religion établie et l'intelligence qu'elle blesse, mais entre cette religion et le sentiment qu'elle ne satisfait plus.

Cette lutte amène une troisième époque, l'anéantissement de la forme rebelle; et de là les crises d'incrédulité complète, orises désordonnées et quelque fois terribles mais inévitables, quand l'homme doit être délivré de ce qui ne lui serait désormais qu'une entrave. Ces crises sont toujours suivies d'une forme d'idées religieuses, mieux adaptée aux facultés de l'esprit humain, et la religion sort plus jeune, plus pure et plus belle de ses cendres.

Voilà l'histoire des religions. Dès l'état le plus brut l'homme suit cette marche; mais il rencontre sur la route des obstacles de différens genres. Les uns extérieurs, les autres intérieurs. Les obstacles intérieurs sont d'abord son ignorance, puis l'empire de ses sens, la domination des objets qui l'entourent, son égoïsme et enfin cette portion de sa raison même qui ne s'applique qu'à ce qu'il y a de matériel dans son existence. Les obstacles extérieurs sont les calamités qui bouleversent l'existence physique de l'homme, retardent les progrès de son existence morale, et les intérêts qui portent d'autres hommes à lui faire prendre de gré ou de force une route opposée. L'influence sacerdotale est une des plus puissantes, aussi remarque-t-on que les religions sacerdotales sont beaucoup moins progressives que les religions indépendantes.

Au moyen de la distinction établie entre le sentiment religieux et la forme qu'il revêt, l'auteur résout plusieurs questions qui jusqu'ici n'avaient pas semblé d'une solution facile.

Ainsi quand l'intelligence a fait des progrès et que la forme étant restée la même, n'est plus en quelque sorte qu'une déception, le sentiment religieux lutte contre cette déception; mais quelquefois lui-même il souffre des atteintes que le scepticisme a portées à la forme surannée. L'homme alors dépouillé d'un sentiment dont il ne peut se passer, se précipite dans les plus effroyables superstitions. C'est l'histoire des trois premiers siècles de notre ère.

Ainsi encore, tant que le sentiment religieux domine la forme, il exerce sur elle sa force réparatrice; et alors cette forme même a peu d'influence sur les idées et sur les mœurs de la nation. Tant que le sentiment religieux a prévalu dans le

paganisme, tous ces vices dont les dieux donnaient l'exemple avaient peu d'influence sur la morale des peuples. Mais quand il se sépare de la forme qu'il épurait par son action puissante tout change: les traditions corruptrices qu'il reléguait dans le lointain, et qu'il interprétait de manière à en éluder les conséquences, reparaissent et viennent porter l'appui de la lettre morte à la dépravation, qui dès lors se prévaut de l'exemple, et l'on dirait que par une combinaison singulière moins l'homme croit à ses dieux, plus il les imite.

La distinction entre la forme et le sentiment religieux résout encore un autre problème plus difficile, et sur lequel l'auteur est d'un danger extrême.

Si vous prenez à la lettre les principes fondamentaux de toutes les religions, vous les trouverez d'accord avec les principes de la liberté les plus étendus. Mais parcourez l'histoire même des religions, vous trouverez souvent l'autorité qu'elles ont créée travaillant de concert avec les autorités de la terre à l'anéantissement de la liberté. Ces contradictions entre la théorie et la pratique s'expliquent facilement quand on remarque que d'un côté règne le sentiment religieux, et de l'autre la forme. Elles ont donné lieu à deux opinions fausses, c'est que l'absence des sentimens religieux est favorable à la liberté, et que la religion est l'alliée naturelle du despotisme.

En étudiant au contraire toutes les époques où le sentiment religieux a triomphé, l'on voit partout que la liberté fut sa compagne. Au milieu de la servitude universelle, les premiers chrétiens ressuscitèrent les nobles doctrines de l'égalité et de la fraternité entre tous les hommes. Rien n'était plus indépendant que les Arabes tant que l'islamisme fut dans sa ferveur. Le protestantisme a préservé l'Allemagne, sous Charles-Quint, de la monarchie universelle. L'Angleterre lui doit sa constitution.

Telle est la tendance du sentiment religieux. Mais un élément de nature opposée se glisse quelquefois dans les formes religieuses. Un pouvoir spirituel, né du besoin d'établir des communications régulières entre le ciel et la terre, peut se coaliser avec le pouvoir politique; et la religion qui avait proclamé la liberté et l'égalité de tous, devient trop souvent l'auxiliaire de la tyrannie de quelques-uns. Mais alors loin d'être l'auteur du mal, le sentiment religieux en est la victime. Loin de sanctionner ces formes oppressives, il les rejette et proteste contre elles...

Ici doit s'arrêter l'analyse fidèle, mais incomplète, nous le répétons, de la partie la plus importante de cette livraison. Nous y avons presque toujours conservé les expressions de l'auteur. Le reste du volume est consacré à l'étude des idées religieuses dans l'état le moins avancé des lumières, c'est-à-dire, chez les sauvages. Les volumes suivans continueront cette étude à travers les progrès de la civilisation: nous aurions voulu ajouter ici quelques réflexions sur le système que nous venons d'analyser: l'espace nous manque; peut-être pourrions-nous les exposer dans un prochain numéro; si nous croyons que ce n'est pas trop d'un troisième article sur un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru depuis longtemps.

*Devaux*

#### VILLE DE LIÈGE.

Les bourgmestre et échevins informent les contribuables que les dixièmes rôles supplémentifs de la contribution personnelle de 1824 pour les quartiers du sud et de l'est de cette ville sont rendus exécutoires et remis au percepteur pour le recouvrement.

A l'hôtel-de-ville le 29 juillet 1824.

Le bourgmestre, Chev. DE MELOTTE D'ENVOZ.  
Par la régence, le secrétaire, SOLEURE.

#### ÉTAT CIVIL DE LIÈGE. — Du 29 juillet.

**Naissances :** 4 garçons, 1 fille.

**Décès :** 1 fille, 2 hommes, 1 femme; savoir :

Jean-Toussaint Goffette, âgé de 78 ans, journalier, faub. St.-Gilles n. 328, veuf en 1res. noces de N... N..., en 2mes. de Marie-Joseph Du moulin et époux en 3mes. de Catherine Lamkoin.

Jean-François Braive, âgé de 68 ans, journalier, rue du Champion n. 472, veuf de Marie-Catherine Macca.

Marie-Emerance-Dieudonnée comtesse de Berlainmont de la Chapelle, âgée de 82 ans, propriétaire, rue Fond-St.-Servais, n. 145, douairière de Jacques-Ignace comte de Liedekerke Surlet.

#### AVIS AUX AMATEURS DE CHEVAUX.

M. HILGERS est arrivé avec un transport de beaux chevaux de selle, de cabriolet et de voiture; race de Meklenbourg. Il loge à l'hôtel de la Pomelette, rue Souverain-Pont.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs par trimestre pour Liège, et de 11-50 franco, pour les autres villes du Royaume.

Les bureaux du journal sont rue Souverain-Pont, n. 320, et chez les dames Mahoux et De Sartorius, maison joignant.

On s'abonne à Bruxelles chez Berthot, libraire, Marché au Bois, et chez tous les directeurs des postes.

Les annonces sont insérées à deux sous par lignes.